

—Grand, roux.... avec un sarrau, une ceinture.... Je n'ai pas vu ça.

—Vous n'avez pas reçu de voyageur hier ou ce matin ?

—Si fait ! un marchand de bœufs de ma connaissance, deux marins en congé.... Robert Knox et son épouse.... Ah ! et puis un jeune valet de charrue qui va rejoindre sa femme, et qui soigne lui-même sa petite fille qu'il porte sur son bras comme une vraie nourrice.... Un charmant garçon, quoi ! Voilà tout.

—Bon ! il aura sans doute tourné d'autre côté, ou sera resté caché dans le bois. Dans tous les cas, s'il passait par ici, voici son signalement : avertissez le juge de paix.

—Suffit.... Voulez-vous un verre de gin ?

—Ce n'est pas de refus.

Un instant après, on entendit le galop du cheval. Norton, pâle et tremblant, écouta.... Le cavalier retournait sur ses pas. Alors Ned se vit hors de danger. Il se leva, prit Lily, et l'embrassa avec transport.

—Je t'ai sauvée, enfant ! murmurait-il ; maintenant, tu me sauves !

Il alla trouver l'aubergiste, paya son écot, et partit en toute hâte.

En voyageant ainsi, il arriva dans les environs de Londres. Alors, il se crut en sûreté.

II.

Dans un de ces villages enfumés qui forment le cortège et la ceinture de la capitale de l'industrie, dont les rues bordées de hautes et sombres murailles sont dominées de tous côtés par ces gigantesques tours de briques qui portent jusque dans les nuages leur aigrette de flamme et leur tourbillon d'épaisse fumée ; auprès de ces ateliers bruyants où l'on entend sans cesse raisonner le fer et le cuivre, le marteau forger et frapper, grincer la lime, hennir et souffler la vapeur ; une étroite fenêtre éclairait une petite chambre. Un homme y était assis, appuyé sur la barre, et jetant un regard mélancolique sur le ciel gris de brouillard et de fumée. C'était Ned Norton ; mais il était bien changé.

Il portait le costume propre et décent d'un ouvrier mécanicien. Sa figure avait perdu cette rudesse sauvage qui le caractérisait, et n'avait plus gardé que la régularité de ses traits ; de même que son teint, dégagé du hâle dont l'avait brûlé l'intempérie des saisons, avait retrouvé toute sa blancheur. Mais il faut le dire aussi, Ned paraissait fatigué, maigri. Une sorte d'affaissement maladif se peignait sur sa physionomie. Une empreinte de dégoût, d'irritation, d'ennui, s'y joignait par intervalles, et son regard, qui plongeait au dehors, devenait de plus en plus sombre.

—Quel ciel ! murmurait-il ; que de toits ! quelle fumée ! Pas un arbre, pas un oiseau, pas d'air, pas de soleil ! quelle vie !

A ce moment, la porte s'ouvrit ; Norton se retourna, et vit entrer une vieille femme.

—Ah ! c'est vous mère Bradcock.... Où est Lily ?

—Elle est en bas, monsieur Edouard ; elle veille au pudding. Je vais vous l'amener tout à l'heure.

En effet, après avoir mis le modeste couvert de l'ouvrier, la vieille femme reparut, portant le plat, et conduisant par la main une petite fille de trois à quatre ans, qui vint se jeter entre les jambes de Norton, grimpa, non sans peine, sur ses genoux, et l'embrassa avec mille cris de joie. Ces innocentes caresses semblèrent adoucir l'humeur de Ned. Son front se dérida, et il se mit à rire et à jouer avec la petite fille qui l'appelait papa.

—Avons-nous été sage, mère Bradcock ? demanda-t-il à la vieille.

—Très-sage. Nous avons lu, nous avons cousu comme une grande fille.

—A la bonne heure. Alors nous irons voir le vieux Punch (Polichinelle) la semaine prochaine.

Lily poussa des exclamations de joie en frappant dans ses petites mains. Elle était si jolie ainsi avec ses beaux cheveux bouclés tombant sur ses blanches épaules, que Ned la regardait avec une tendre admiration.

—Comme elle est gentille ! murmura la vieille femme qui lisait dans les yeux du jeune ouvrier. C'est tout votre portrait, monsieur Léonard.

—Croyez-moi ? répondit-il avec un sourire qui n'était pas sans amertume. Je trouve, moi, qu'elle ressemble à sa mère.

—Vous avez dû ressentir une grande douleur en la perdant, reprit après quelques instants la vieille femme, en voyant qu'à ce seul mot Norton était redevenu morne et silencieux comme s'il eût été affecté d'un triste souvenir. Quand on aime bien, la séparation est cruelle.... Vous lui êtes fidèle, cela se conçoit. Ce serait si dure pour la petite d'avoir une marâtre.... Mais à votre âge, bon ouvrier comme vous l'êtes, c'est beau de vous dévouer pour votre enfant. C'est ce que me disait Mlle Jenny encore ce matin.

—Ah ! la fille du marchand de vin ! répliqua Ned d'un ton insouciant. Prends donc garde de te brûler, Lily.

—Oui, son père vous estime beaucoup...., parce que vous n'êtes pas de ses pratiques ; et si ce n'était votre affaire avec James Cox....

—C'est un insolent ! interrompit brusquement Norton, en fronçant violemment le sourcil. Si je le rencontre, je lui casserai les reins !

La vieille femme se tut prudemment.

—Un insolent ! répéta Norton s'irritant tout seul. Un va-nu-pieds qui, parce que nous sommes du même atelier, s'imaginerait que nous sommes.... Enfin, suffit ! Il en a été quitte à trop bon marché la première fois, et si jamais....

—Papa, interrompit Lily, qui depuis quelque temps paraissait plongée dans une réflexion profonde, est-ce vrai que Punch a deux bosses parce qu'il a été méchant, et qu'il tape avec son bâton ?

Norton, comme déconcerté par l'à-propos de la question, s'arrêta et regarda l'enfant, qui, avec sa petite bouche souriante tout ouverte, et ses grands yeux naïvement curieux, semblait une tête d'ange.

—Qui t'a dit cela, petite fille ? demanda-t-il.

—C'est Billy Fernley.

—Eh bien !... elle doit savoir que tous les méchants ne sont pas bossus, répliqua Norton en souriant.

—Je pensais bien ! reprit Lily en secouant gravement la tête. Le jeune ouvrier partit d'un éclat de rire, et la prenant sur ses genoux pour l'embrasser.

Mais lorsque le repas fut terminé, que l'enfant fut endormie, Norton resta seul. De sombres idées lui revinrent ; l'ennui l'accablait. Chargé désormais d'élever cette enfant que le hasard lui avait donnée, et qui avait été adoptée par son cœur, il s'était vu contraint de renoncer à son existence active et orageuse pour embrasser l'état pacifique d'ouvrier. Mais la vie monotone, sédentaire, fatigante de l'atelier ne convenait pas au hardi braconnier, habitué à la vie errante et aventureuse de la forêt ; il lui